



HAL
open science

Introduction générale : langue, espace, cognition

Benjamin Fagard, Dejan Stosic

► **To cite this version:**

Benjamin Fagard, Dejan Stosic. Introduction générale : langue, espace, cognition. CORELA - COgnition, REprésentation, LAngage, 2012, HS-12. halshs-01241398

HAL Id: halshs-01241398

<https://shs.hal.science/halshs-01241398>

Submitted on 10 Dec 2015

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Expression(s) de l'espace en français

Introduction générale¹

La place de l'espace dans la langue a suscité un grand nombre de débats, au moins depuis la naissance de la grammaire comparée. Cette place a été particulièrement mise en avant par différentes théories 'localistes' qui postulent la primauté du domaine de l'espace dans la structuration d'autres domaines sémantiques : Wüllner 1831, Michelsen 1843, Hjelmslev 1935-7, Anderson 1971, 1973, Lyons 1977, O'Keefe 1996, Groussier 1997, etc. D'après l'hypothèse modérée (ou faible) du localisme, les sens temporels de nombreuses expressions linguistiques sont dérivés des sens spatiaux, fait qui se vérifie dans les langues (ou du moins dans les langues connues) pour la grande majorité des prépositions, cas, adverbes et différents autres éléments ayant des valeurs spatiale et temporelle. S'il est tout à fait courant que les expressions spatiales développent des sens temporels, l'inverse est très rare : peu de marqueurs temporels sont capables d'étendre leurs emplois au domaine spatial. L'hypothèse forte du localisme va encore plus loin dans la mesure où elle défend la spatialisation des catégories grammaticales du temps et de l'aspect par le biais de la deixis (cf. Anderson 1973), voire les fondements spatiaux des notions plus abstraites telles la cause, la possession, l'existence, etc. (cf. Lyons 1977 : 718-724).

Les théories localistes ont reçu de nombreux apports théoriques, plus ou moins critiques, au fil des années, ce qui a permis d'affiner certains points (cf. entre autres Guillaume 1973 : 234, Vandeloise 1986, Pottier 2001 : 18, Tenbrink 2007, Victorri 2010). Ainsi, on a laissé de côté l'hypothèse forte de la primauté du spatial, selon laquelle l'expression des relations spatiales est la source unique de lexicalisation des relations casuelles, de l'aspect, du temps, etc. On en vient plutôt à l'idée d'une prépondérance de l'espace, avec l'hypothèse que de nombreuses évolutions sémantiques ont comme point de départ un sens spatial, mais que d'autres cheminements ne sont pas exclus.

De plus, l'espace qui est pris comme point de départ n'est plus géométrique mais fonctionnel, c'est-à-dire qu'il dépend en bonne partie de facteurs liés à l'*utilisation* (Vandeloise 1986). L'espace est donc considéré comme champ 'praxique' ou 'dynamique' (cf. Vandeloise 1986, 1993, Spang-Hansen 1993, Lakoff 1987). Le renouveau de la diachronie dans les vingt dernières années, avec de nombreuses études sur la théorie de la grammaticalisation, a permis de montrer le caractère récurrent, sinon universel, d'un certain nombre de « chaînes de grammaticalisation ». Ces dernières prennent l'espace – ou du moins un certain mode de perception de l'espace et du corps – comme point de départ, avec un passage clair du référentiel vers l'abstrait (Hopper & Traugott 1993/2003, Bybee, Perkins & Pagliuca 1994). L'apparition du corps humain dans ces chaînes est peut-être à mettre en relation avec l'émergence de théories liées à la notion d'« embodiment » : ces dernières années, les recherches en linguistique et psychologie cognitives ont repris cette problématique en s'efforçant de comprendre le rapport entre langage et cognition chez l'homme, l'espace 'vécu' y étant souvent pris comme domaine clé à la fois à cause de son importance pour notre expérience quotidienne de la réalité, de son caractère supposé concret et de son statut

¹ Nous remercions ici Laure Sarda et Jean-Michel Fortis pour leurs remarques éclairantes sur une version préliminaire de cette introduction.

privilegié lors de l'acquisition du langage (cf. Bowerman 1996, Slobin 1996, Nuyts & Pederson (eds) 1997, Spelke 2003, Hickmann 2010, parmi d'autres). Sans que soit tranchée la question de savoir si la langue révèle ou occulte la nature et le fonctionnement de la cognition (pourra-t-elle l'être un jour ?), les recherches en question essaient d'une part de percer le mystère des représentations sémantiques depuis leur mise en place chez l'enfant, d'autre part de mesurer leur degré de correspondance aux représentations conceptuelles (cette correspondance est de toute façon difficile à vérifier, cf. Pederson & Nuyts 1997 : 4-7). Face à la diversité des représentations sémantiques due en bonne partie à la variabilité linguistique, le recours à des domaines d'expérience tel que celui de l'espace devrait faciliter la tâche.

Toutes ces études² se sont, bien naturellement, attachées à l'analyse du fonctionnement de parties du discours traditionnellement considérées comme liées à l'espace (Zelinsky-Wibbelt 1993), notamment les cas (Anderson 1971), les adverbes (Haspelmath 1997), les prépositions (Vandeloise 1986, Stosic 2002, De Mulder & Stosic 2009, Fagard 2010), les verbes locatifs ou de déplacement (Newman 2002, Grinevald 2006, Aurnague 2008, Boons 1987, Laur 1991, Sarda 1999), ou encore les 'grammèmes spatiaux' en général (Svorou 1994, Talmy 2000), tandis que d'autres se sont concentrées sur l'expression de l'espace dans les noms (Craig 1986, Taylor 1996, Aurnague *et al.* (eds) 2007). En effet, si certaines classes de mots comme les conjonctions ne semblent pas intimement liées au domaine de l'espace, ce dernier est central pour plusieurs catégories linguistiques (Borillo 1998). Cela pourrait être en lien avec l'importance cognitive que lui reconnaissent certains linguistes, psychologues, philosophes ou anthropologues (cf. la nécessité du repérage spatial pour la survie de l'individu, comme pour celle de l'espèce ; cf. aussi Cassirer 1953).

Nous souhaitons ici aborder la question de la place de l'espace dans la langue avec des études résolument linguistiques, en envisageant un éventail assez large de marques linguistiques afin de chercher des réponses aux questions suivantes :

- a) dans quelle mesure les parties du discours considérées comme spatiales sont-elles entièrement dédiées à la description de l'espace (cf. Cadiot, Lebas & Visetti 2006) ?
- b) comment certaines expressions relevant d'autres parties du discours sont-elles utilisées pour décrire des valeurs spatiales (relations ou entités) ?
- c) quelles sont les conséquences sémantiques et fonctionnelles de changements catégoriels susceptibles d'affecter un élément principalement ou secondairement spatial ?

On sait en effet que chacune de ces interrogations est loin d'être réglée. Concernant la première – le lien entre marques linguistiques 'spatiales' et description de l'espace –, on peut dire qu'il est difficile de trouver des marques linguistiques 'purement spatiales', du moins dans les langues étudiées jusqu'ici : il est souvent, sinon toujours, possible d'utiliser un terme spatial avec un sens métaphorique, qu'il soit temporel ou qu'il relève d'autres domaines sémantiques. C'est d'ailleurs probablement ce qui explique le succès de la théorie localiste des cas, et l'importance qu'elle a eue dans les recherches linguistiques du dix-neuvième siècle (cf. Fortis, à paraître). Les études contenues dans ce numéro reprendront ainsi les problématiques développées par ces théories, et les mettront en regard des arguments anti-localistes, essayant de répondre à la question suivante : y a-t-il des adverbes, des prépositions, des cas ou des verbes proprement 'spatiaux' ?

² Sans compter les études relevant d'autres courants de recherche, dont nous ne nous occuperons pas ici.

La seconde question, celle du rôle d'expressions non spatiales dans la description de l'espace, est peut-être plus originale, dans la mesure où la plupart des travaux anciens et récents portant sur l'espace se sont concentrés sur les parties du discours typiquement liées à l'espace (adverbes, prépositions, cas, verbes de mouvement), et où relativement peu d'études ont porté sur les emplois spatiaux de noms non locatifs (pour les emplois spatiaux de noms locatifs, voir Craig 1986, Taylor 1996, 2003, Aurnague 2004, Huyghe 2009). Si un certain nombre d'études traitant des noms qui dénotent des entités spatiales a été réalisé, il n'y en a presque pas par exemple sur les noms dits d'événements, qui se réfèrent à des entités certes temporelles, mais qui apparaissent souvent dans des structures typiquement spatiales, ce qui leur confère incontestablement une dimension spatiale.

On peut se demander, enfin, quelles sont les conséquences sémantiques et fonctionnelles des changements catégoriels qui peuvent affecter un élément principalement ou secondairement spatial : quel est le lien entre emplois spatiaux d'un nom et grammaticalisation en préposition ou en cas (cf. les prépositions *lez*, *coste*, *aval*, *amont* de l'ancien français) ? Quel est le lien entre emplois spatiaux d'un adverbe, d'une préposition ou d'un verbe et leur grammaticalisation 'avancée' en marqueur plus grammatical ? Est-ce qu'un terme spatial a plus de chances de se grammaticaliser ? Partant de l'étude d'une série de marques linguistiques – prépositions simples, complexes et en voie de grammaticalisation, adverbes et adverbiaux, verbes, noms et préfixes – les articles composant ce recueil explorent et renouvellent ces problématiques dans une perspective synchronique ou diachronique, en linguistique française, avec diverses approches théoriques.

Description des articles

Plusieurs articles de ce recueil sont consacrés à l'analyse de prépositions simples ou complexes en français moderne. Ainsi, Francis Corblin, dans « Locus et telos : *aller à l'école*, *être à la plage* », s'attache à faire la distinction entre les emplois proprement locatifs de la préposition *à* et ses usages impliquant une « routine sociale », du type *être à l'école* (Vandeloise 1987). Selon l'auteur, dans ces constructions, l'usage locatif est premier, et impliqué dans tous les emplois, et la lecture de routine sociale résulte de la sémantique prépositionnelle, combinée à la sémantique lexicale du nom et à la définitude du déterminant. Il note ainsi que si la préposition *à* connaît cet emploi, ce n'est pas le cas de toutes les autres prépositions de localisation (c'est vrai notamment pour *dans* et *chez*).

Avec une approche diachronique, Dejan Stosic, dans « *En passant par* : une expression en voie de grammaticalisation ? », examine le statut morpho-syntaxique de l'expression *en passant par* en français en synchronie et en diachronie, cette expression n'ayant que très peu attiré l'attention des linguistes. À côté des emplois libres de cette construction (ex. *Il m'a aperçu en passant dans la rue*), l'auteur s'intéresse à des emplois qui semblent présenter un certain degré de figement et apparaissent dans des contextes syntaxiques spécifiques (ex. *Il a tout lu de Montaigne à Gary en passant par Gautier et Balzac*). Dans ces emplois 'figés', par son comportement syntaxique et sémantique, la structure *en passant par* est très proche des prépositions, statut qui ne lui est reconnu ni par les lexicographes ni par les linguistes. Par ailleurs, les contraintes lexicales qui pèsent sur ces emplois figés sont beaucoup moins fortes que celles qui pèsent sur les emplois libres, d'où la possibilité d'avoir comme complément un éventail beaucoup plus large de SN. Pour expliquer ce double fonctionnement en français moderne, l'auteur étudie l'hypothèse d'une grammaticalisation en cours, et la teste au moyen d'une étude sur corpus synchronique et diachronique.

Dans un cadre théorique différent, Philippe Gréa s'attaque, dans « Le centre n'est pas au milieu (et inversement). Pour une approche phénoménologique et gestaltiste de la localisation », à l'emploi des noms *centre* et *milieu*, « Noms de Localisation Interne » (NLI,

cf. Borillo 1998), au sein des locutions prépositionnelles *au centre de*, *au milieu de*. L'auteur montre les limites d'une définition référentialiste (cf. Cadiot & Lebas 2003) de ces locutions, et entend démontrer que les caractéristiques spatiales, géométriques, physiques du régime de ces locutions n'ont pas de valeur discriminante. Il cherche donc ce qui permet de distinguer *au milieu de* et *au centre de* dans d'autres paramètres sémantiques, notamment le caractère délimité ou non du complément et ses caractéristiques fonctionnelles par rapport au terme recteur. L'étude de ces deux locutions lui sert ainsi de prétexte pour proposer une approche de la localisation qui s'inscrit dans un arrière-plan philosophique inhabituel, celui de la phénoménologie : l'auteur montre que le géométral (Merleau-Ponty 1945) est à l'œuvre dans les analyses relevant de points de vue aussi divergents que le référentialisme ou le cognitivisme, en particulier la grammaire cognitive de (Langacker 1987, 1991, 2008).

Pour sa part, Véronique Lagae étudie, dans « Marqueurs du point de départ spatial et temporel antéposés : une comparaison de *depuis*, *dès* et *à partir de* », différentes prépositions ou locutions prépositionnelles marquant le point de départ. Ces expressions, *depuis*, *dès* et *à partir de*, présentent la particularité de pouvoir se construire avec des noms ou adverbes de sens temporel aussi bien que de sens locatif. L'auteure montre d'abord les spécificités sémantiques de chaque expression, puis examine plus en détail leurs emplois cadratifs, lorsqu'ils sont en position initiale détachée, en cherchant à examiner deux points en particulier : elle se penche, d'une part, sur le pouvoir cadratif des adverbiaux dynamiques (généralement considéré moins important que celui des adverbiaux statiques, cf. Charolles et Péry-Woodley 2005), d'autre part elle cherche à déterminer dans quelle mesure les cadres spatiaux diffèrent des cadres temporels (cf. notamment Charolles, Le Draoulec, Péry-Woodley & Sarda 2005).

Dans « *Parmi / entre / d'entre les N* et le problème de leur interprétation spatiale », Emilia Hilgert étudie les prépositions qu'elle appelle « ensembliste », à savoir *parmi*, *entre* et *d'entre*. La particularité de ces prépositions est de ne pas accepter un complément singulier (et unique) : **entre l'arbre*, **parmi l'arbre*, **d'entre l'arbre*. L'intérêt de ces prépositions est que leur 'spatialité' a été remise en cause, notamment parce que la représentation de la localisation est perturbée par la multitude des éléments composant les ensembles : il n'est pas *a priori* aisé de dire à quel endroit d'un tel 'site' se trouve la 'cible'. Il reste à savoir quelles sont les notions pertinentes pour définir les emplois spatiaux ('vagues', cf. Leeman 2008) de ces prépositions, de la notion de *zonage* (Franckel & Paillard 2007), à celle d'inclusion topologique' (Langacker 1987). L'objectif de l'auteure est de montrer que les prépositions ensemblistes permettent des localisations par rapport à des ensembles, certaines localisations étant typiquement spatiales, d'autres manifestant une spatialité 'atypique'.

Deux autres parties du discours sont passées à la loupe : d'abord les emplois spatiaux des adverbes, avec l'étude de Marie Lammert, « Où est 'ailleurs' ? Sémantique lexicale de l'adverbe spatial 'ailleurs' », dont l'objectif est d'analyser le sens spatial de l'adverbe *ailleurs*. Tandis que les adverbes spatiaux tels que *ici* et *là* nécessitent la prise en compte d'un point de référence généralement constitué par le lieu où se trouve le locuteur, *ailleurs* est plus particulièrement caractérisé par une altérité, un lieu autre que le point de référence. A la différence de *quelque part*, par ailleurs, *ailleurs* réfère non pas à un lieu indéterminé mais à une multiplicité de lieux possibles que le contexte permet parfois de délimiter. Cet espace peut être unidimensionnel, bidimensionnel ou tridimensionnel : *ailleurs* peut désigner une multiplicité d'espaces. L'auteure s'attache à spécifier le point de référence à partir duquel opère *ailleurs* ; elle s'efforce en outre de montrer dans quelle mesure l'opposition à *ici* est pertinente, et de cerner l'indétermination associée à *ailleurs*, afin de préciser son fonctionnement sémantique.

L'article suivant, de Michel Aurnague, explore les emplois des verbes de mouvement : « De l'espace à l'aspect (interne) : les bases ontologiques des procès de déplacement ». L'auteur cherche à caractériser les verbes de déplacement, en partant du constat que la notion de changement de lieu, largement utilisée jusqu'ici pour les décrire, est inadaptée (voir e.g. Boons 1987). Il considère que la notion fondamentale de 'changement de relation locative élémentaire' doit être conservée pour caractériser ces verbes, mais associée à la notion de 'changement d'emplacement'. Ainsi, dans le cas des verbes intransitifs (ou transitifs 'indirects') du français dénotant un déplacement autonome, l'évaluation de ces deux types de changements met en jeu des référents distincts : le cadre de référence terrestre pour les changements d'emplacement et le site apparaissant explicitement ou implicitement dans la description pour les changements de relation locative élémentaire. La combinaison de ces deux critères permet de définir quatre classes de procès, notamment celle de changement d'emplacement sans changement de relation. L'auteur montre enfin que le mode d'action des verbes découle naturellement des propriétés spatio-temporelles retenues pour classer les procès de déplacement.

Trois études portent sur les emplois spatiaux de parties du discours moins typiquement spatiales. Dans « Du nom de localisation *place* aux verbes de déplacement *déplacer*, *replacer* : quelques questions de legs et d'appropriations sémantiques », Francine Gerhard-Krait propose d'étudier les relations entre le nom *place* et les membres verbaux de sa 'famille constructionnelle', *placer*, *déplacer* et *replacer*. L'auteure analyse plus particulièrement les emplois spatiaux concrets de ces verbes, et décrit les spécificités sémantiques de la combinaison du préfixe *re-* dans sa valeur itérative et de la base nominale *plac-*, en considérant les propriétés sémantiques que le verbe *replacer* exploite ou sélectionne. Elle montre ainsi que les localisations initiale et finale de l'élément 'replacé' correspondent toujours à de « vraies » places (staticité de la cible et formatage extensionnel du site par la cible) et non pas à des lieux (cf. Huyghe 2009). L'étude aboutit par ailleurs à une caractérisation du fonctionnement sémantico-aspectuel de *replacer*, comparé aux verbes *placer* et *déplacer*.

Dans « Les GN événementiels dénotent-ils des entités spatiales ? », Richard Huyghe s'attaque à la question des groupes nominaux (GN) exprimant le localisé (ou cible, relativement à un localisateur donné, le site), plus précisément à un type de GN, ceux qui dénotent des événements. L'auteur étudie les propriétés descriptives spatiales de ces GN événementiels [Gnev]. L'idée est d'étendre le champ d'étude des expressions spatiales à des formes marginales, et de progresser dans la description et l'analyse des noms d'événements, mieux connus pour leurs propriétés temporelles. Il met ainsi en évidence le caractère non prototypique des entités spatiales décrites par les Gnev : bien qu'ancrés dans l'espace, les événements, tels qu'ils sont décrits par leurs noms, ne se voient pas directement attribuer d'extension spatiale – il y a localisation sans occupation de l'espace, comme le montre par exemple l'incompatibilité avec des constructions comme *prendre de la place*. L'auteur montre parallèlement que les Gnev présentent une certaine hétérogénéité : les propriétés descriptives spatiales ne sont pas similaires pour tous les Gnev, et la spécificité de la localisation spatiale événementielle s'exprime de deux façons, par des noms et des verbes de localisation distincts. Aux événements et aux objets correspondent donc en français deux façons d'être dans l'espace distinctes : la spatialité des événements, tels qu'ils sont décrits en français, est avérée, mais elle est à la fois non prototypique et susceptible de varier selon les noms.

Enfin, dans « Aspect, localisation et évaluation morphologique », Dany Amiot analyse les relations entre localisation, aspect et évaluation en morphologie. L’auteure se concentre, pour cela, sur les verbes déverbaux (ex. *sautiller*, *surestimer*, *sous-estimer*). Comparant évaluation suffixale et préfixale, elle montre que, parmi les préfixes, seuls *sur-* et *sous-* forment réellement des verbes déverbaux évaluatifs : *surévaluer*, *surcharger*, *surarmer* / *sous-évaluer*, *sous-employer*, *sous-équiper*, etc. Elle montre par ailleurs que les verbes préfixés ne manifestent pas les mêmes propriétés que les verbes suffixés, et met cette différence de comportement en relation avec l’origine des affixes. La suffixation évaluative construit en effet des verbes pragmatiquement marqués ; il en va différemment des verbes construits par préfixation qui, eux, ne sont pas pragmatiquement marqués. L’auteure s’attache, dans la dernière partie, à caractériser les deux types d’évaluation, préfixale et suffixale, ceux-ci pouvant être corrélés à l’origine des affixes. L’hypothèse de départ, qui s’appuie sur Amiot & Stosic (2011) pour l’évaluation suffixale, est que cette dernière porte sur la structuration interne des procès, alors que l’évaluation préfixale ne met pas en jeu cette structuration interne, mais se calcule par rapport à des échelles de référence externes, et en tant que telle reste beaucoup plus tributaire de valeurs spatiales propres aux préfixes.

Au terme de ce parcours, le lecteur aura donc quelques éléments de réponse aux questions de départ : les parties du discours qui sont prototypiquement ‘spatiales’ ne sont pas toujours liées à la description de l’espace (articles de Corblin, Stosic, Lagae, Hilgert, Lammert). Bien sûr, on peut se demander dans quelle mesure ces parties du discours sont vraiment spatiales (articles de Corblin, Gréa) ; et même lorsqu’elles le sont, il n’est guère évident de déterminer quel est ce fonctionnement ‘spatial’ (article d’Aurnague). On voit bien par ailleurs que les parties du discours moins typiquement liées à l’espace peuvent être utilisées pour décrire des relations spatiales, mais ont des emplois spatiaux très contraints (articles de Huyghe, Gerhard-Krait, Amiot). Enfin, la propension des termes spatiaux, qu’ils expriment la localisation statique ou le mouvement, à subir des processus de grammaticalisation et des évolutions sémantiques vers les domaines non spatiaux se retrouve dans plusieurs articles (Corblin, Stosic, Lammert notamment).

Bibliographie

- Amiot & Stosic (2011), *Sautiller, voleter, dansoter* : évaluation, pluriactionnalité, aspect, in E. Arjoca-Ieremia, C. Avezard-Roger, J. Goes, E. Moline & A. Țihu (eds), *Temps, aspect et classes de mots : études théoriques et didactiques*. Arras, Artois Presses Université, 277-297.
- Anderson, J. 1971. *The Grammar of Case: Towards a Localistic Theory*. Cambridge : Cambridge University Press.
- Anderson, J. 1973. *An Essay Concerning Aspect*. La Haye : Mouton.
- Aurnague, M. 2008. Qu’est-ce qu’un verbe de déplacement ? : critères spatiaux pour une classification des verbes de déplacement intransitifs du français. In J. Durand, B. Habert, B. Lacks (eds), *Actes du Congrès Mondial de Linguistique Française, CMLF’08, ILF & EDP Sciences, 1905-1917* (cd-rom).
- Aurnague, M., Hickmann, M. & Vieu, L. (eds) 2007. *The categorization of spatial entities in language and cognition*. Amsterdam : John Benjamins.
- Bloom P., Peterson M.A., Nadel L. & Garrett M.F. (eds) 1996. *Language and Space*, Cambridge, MA: MIT Press.
- Boons, J-P. 1987. La notion sémantique de déplacement dans une classification syntaxique des verbes locatifs. *Langue française* 76, 5-40.
- Borillo, A. 1998, *L’espace et son expression en français*. Paris/Gap : Ophrys.
- Bowerman, M. 1996. The origins of children’s spatial semantic categories: cognitive versus linguistic determinants. In J. J. Gumperz and S. Levinson (eds.), *Rethinking Linguistic Relativity*, Cambridge : Cambridge University Press, 145–176.

- Cadiot, P. & Lebas, F. 2003. La constitution extrinsèque du référent : présentation. *Langages* 37/150, 3-8.
- Cadiot, P., Lebas, F. & Visetti, Y.-M. 2006. The semantics of the motion verbs: action, space, and qualia. In M. Hickman & S. Robert (eds), *Space in language: linguistic systems and cognitive categories*, Amsterdam : John Benjamins, 175-206.
- Cassirer, E. 1923-1929. *Philosophie der symbolischen Formen*, t. 1-3. Berlin, Bruno Cassirer.
- Charolles, M., Le Draoulec, A., Péry-Woodley, MP. & Sarda, L. 2005. Temporal and spatial dimensions of discourse organisation, *Journal of French Language Studies* 15/2, 115-130.
- Charolles, M. & Péry-Woodley, M.-P. (eds) 2005. *Les adverbiaux cadratifs*, *Langue Française* 148.
- Craig, C. (ed) 1986. *Noun classes and categorization*. Amsterdam : John Benjamins.
- De Mulder, W. & Stosic, D. (eds) 2009. *Approches récentes des prépositions*. *Langages* 173.
- Fagard, B. 2010. *Espace et grammaticalisation - L'évolution sémantique des prépositions dans les langues romanes*. Sarrebruck : Editions Universitaires Européennes.
- Fortis, J.-M. à paraître. Localisme et théorie des cas.
- Franckel, J.-J. & Paillard, D. 2007. *Grammaire des prépositions*, Tome 1, Paris, Ophrys.
- Grinevald, C. 2006. Vers une typologie de l'expression de la localisation statique : le cas des prédicats locatifs, in Lazard, G. & Moysse, C. (eds), *Linguistique Typologique*. Villeneuve d'Ascq : Presse Universitaire de Septentrion, 33-54.
- Groussier, M.-L. 1997. Prépositions et primarité du spatial : de l'expression de relations dans l'espace à l'expression de relations non spatiales, *Faits de Langues* n 9, 221-234.
- Guillaume, G. 1973. *Leçons de Gustave Guillaume, 1948-49, Série C*, Paris : Klincksieck-Laval.
- Haspelmath, M. 1997. *From space to time. Temporal adverbials in the world's languages*. München / Newcastle : Lincom Europa.
- Hickmann, M. 2010. Linguistic relativity in first language acquisition: spatial language and cognition. In M. Kail & M. Hickmann (eds), *Language acquisition across linguistic and cognitive systems*, Amsterdam : John Benjamins, 125-146.
- Hjelmslev, L. 1935-7. *La catégorie des cas*, Copenhague, Universitetsforlaget I Aarhus Fréimpr. : *La catégorie des cas*, München, Wilhelm Fink Verlag, [1972].
- Huyghe, R. 2009. *Les noms généraux d'espace en français. Enquête linguistique sur la notion de lieu*. Bruxelles : De Boeck Duculot.
- Langacker, R.W. 2008. *Cognitive Grammar: A Basic Introduction*. New York, Oxford University Press.
- Langacker, R.W. 1991. *Foundations of cognitive grammar, vol.2: descriptive application*, Stanford, Stanford University Press.
- Langacker, R.W. 1987. *Foundations of cognitive grammar, vol.1: theoretical prerequisites*, Stanford, Stanford University Press.
- Laur, D. 1991. *Sémantique du déplacement et de la localisation en français : une étude des verbes, des prépositions et de leurs relations dans la phrase simple*. Toulouse : Université de Toulouse-Le Mirail Thèse de doctorat.
- Leeman, D. 2008. Prépositions du français : état des lieux, *Langue française* 157, 5-19.
- Lyons, J. 1977. *Semantics*. Volumes I & II. Cambridge University Press, Cambridge.
- Merleau-Ponty 1945, *La Phénoménologie de la perception*, Paris, Gallimard.
- Michelsen, C. 1843. *Kasuslehre der Lateinischen Sprache vom kausal-lokalen Standpunkte aus*. Berlin, Trautwein.
- Newman, J. (ed) 2002. *The Linguistics of Sitting, Standing, and Lying*. Amsterdam / Philadelphie : John Benjamins.
- Nuyts, J. & Pederson, E. (eds) 1997. *Language and conceptualization*. Cambridge : Cambridge University Press.
- O'Keefe, J. 1996. The spatial prepositions in English, Vector grammar and the cognitive map theory. In Bloom, Peterson, Nadel & Garrett (eds), 277-316.
- Pederson, E. & Nuyts, J. 1997. Overview : on the relationship between language and conceptualization. In Nuyts & Pederson (eds), 1-12.
- Pottier, B. 2001. *Représentations mentales et catégorisations linguistiques*. Louvain / Paris : Peeters.

- Sarda, L. 1999. *Contribution à l'étude de la sémantique de l'espace et du temps : analyse des verbes de déplacement transitifs directs du français*. Toulouse : Université de Toulouse-Le Mirail Thèse de doctorat.
- Slobin, D.I. 1996. From "thought and language" to "thinking for speaking". In J.J. Gumperz & S.C. Levinson (eds), *Rethinking linguistic relativity*, Cambridge : Cambridge University Press, 70-96.
- Spang-Hanssen, E. 1993. De la structure des syntagmes à celle de l'espace. *Langages* 110, 4-12.
- Spelke, E.S. 2003. What makes us smart? Core knowledge and natural language. In D. Gentner & S. Goldin-Meadow (eds), *Language in mind: Advances in the study of language and thought*, Cambridge, MA : MIT Press, 277-311.
- Stosic, D. 2002. *Par et à travers dans l'expression des relations spatiales : comparaison entre le français et le serbo-croate*. Toulouse : Université de Toulouse-Le Mirail Thèse de doctorat.
- Svorou, S. 1994. *The grammar of space*. Amsterdam / Philadelphie : John Benjamins.
- Talmy, L. 2000. *Toward a cognitive semantics*. Cambridge, MA : MIT Press.
- Taylor, J. 1996. The syntax and semantics of locativised nouns in Zulu, in M. Putz & R. Dirven (eds). *The construal of space in language and thought*. Berlin : Mouton de Gruyter, 287-173.
- Taylor, J. 2003. *Linguistic Categorization*. Oxford : Oxford University Press.
- Tenbrink, T. 2007. *Space, time, and the use of language: an investigation of relationships*. Berlin : Mouton de Gruyter.
- Vandeloise, C. 1986. *L'espace en français*. Paris : Seuil.
- Vandeloise, C. 1987. La préposition à et le principe d'anticipation. *Langue française* 76, 77-111.
- Vandeloise, C. 1993. Présentation. *Langages* 110, 5-11.
- Victorri, B. 2010. Le localisme à l'épreuve du verbe *aller*. *Corela*. Numéros spéciaux, « Espace, Préposition, Cognition - Hommage à Claude Vandeloise ».
- Wüllner, F. 1831. *Über Ursprung und Urbedeutung der sprachlichen Formen*. Münster : Theissingsche Buchhandlung.
- Zelinsky-Wibbelt, C., 1993. Introduction, in C. Zelinsky-Wibbelt (ed), *The Semantics of prepositions: from mental processing to natural language processing*. Berlin / New York : Mouton de Gruyter, 1-24.